Beyrouth vu de Morges

L'une vit à Morges depuis quinze ans, l'autre depuis une semaine. Tout juste revenue de Beyrouth après la double explosion du 4 août, Jihane Sfeir (à dr.) a rejoint Vanda Schwalm Fayad, compatriote et amie de longue date. Toutes deux portent un regard désabusé sur la situation dans leur pays natal.

Par Lucas Philippoz
Photo Alexandre Grieu

(Ré)unies par l'infortune du Liban

«Frustration, humiliation, incompréhension, révolte et désespoir: tels sont les sentiments qui torturent encore Jihane Sfeir, un peu plus de deux semaines après la double explosion qui a fait au moins 181 morts et 6500 blessés dans sa ville natale, Beyrouth. Elle qui a pourtant vu éclater la guerre, alors qu'elle n'avait que onze ans, n'arrive toujours pas à y croire.

C'est épuisant d'être Libanais. Depuis des années, on croit qu'on va toucher le fond, mais à chaque fois c'est encore pire

«Les détonations ont été si fortes, tout le monde a pensé qu'elles avaient eu lieu dans le village de montagne où je me trouvais, alors que nous étions à quinze kilomètres du port», raconte-t-elle. Elle s'empresse alors de redescendre en ville. Le quartier d'Achrafieh, où réside sa famille, est méconnaissable: «Pas un seul bâtiment n'a été épargné. Tout est détruit.» Au même moment, Vanda Schwalm Fayad ne peut qu'assister, à 2800 kilomètres de là, à l'horreur qu'elle découvre au fil des coups de téléphone à ses proches. «Rien qu'en entendant la tonalité, j'étais déjà un peu rassurée: le contact était possible», se souvient la Morgienne.

Les dizaines d'heures qui ont suivi, celle qui était sur place les a passées à déblayer les décombres et donner des coups de main çà et là. Quant à Vanda Schwalm Fayad, elle raconte être allée au bureau le lendemain comme si de rien n'était... ou presque. «J'étais complètement dans l'opérationnel, comme un robot, je travaillais à fond et sans aucune émotion.» Malgré quelques messages échangés avec sa famille au pays, elle reste impassible. Jusqu'au soir: «J'étais au restaurant avec mon mari, quand il a remarqué une petite larme au coin de mon œil. L'instant d'après, je me suis effondrée.»

Quelques jours plus tard, Jihane Sfeir décide de rentrer en Suisse. Son appartement carougeois étant en travaux, elle accepte l'invitation de celle qu'elle appelle «sa petite sœur» et pose ses valises à Morges pour quelque temps. L'occasion pour les deux femmes, qui se sont rencontrées il y a plus de quinze ans grâce à un ami commun, de se serrer les coudes en cette période difficile. «J'ai beaucoup de connaissances d'origine libanaise dans la région», explique Vanda Schwalm Fayad, née au pays du Cèdre de l'union d'une mère suisse et d'un père libanais. Pour elle, ces contacts sont très précieux: «On a un vécu similaire, on se comprend, on se soutient dans les épreuves.»

«Le Liban est en moi»

Et pour cause: Jihane Sfeir a quitté son Beyrouth natal à 23 ans pour Paris, une bourse d'études en poche. Si presque toute sa famille habite encore au Liban, elle ne s'imagine pas y retourner définitivement. «Ma vie est en Suisse. Mais le Liban est en moi, mes tripes sont là-bas», explique-t-elle. «Il y aura toujours un lien très fort», confirme Vanda Schwalm Fayad. «Vivre quelque part, ça ne s'oublie pas.» Elle a quitté le pays en 1982, à l'âge de quatorze ans. «À notre arrivée à Bienne, mon père nous a dit: 'prenez le meilleur des deux pays'». Mission accomplie: «Impossible de savoir si elle est plus Libanaise ou Suissesse!», s'amuse Jihane Sfeir.

Malgré la distance, les deux femmes se démènent pour soutenir leurs compatriotes (lire ci-contre). Expatriées riches de deux cultures, elles mesurent aussi le privilège et l'ambiguïté de leur position. Au-delà d'un sentiment de relative impuissance, elles se disent surtout «très admiratives» d'un peuple qui résiste «envers et contre tout». Car toutes deux tiennent à le souligner: le récent sinistre n'a fait qu'exacerber une situation déjà catastrophique. «Le Liban ne s'est jamais relevé de la guerre», assène Jihane Sfeir, qui fait trois à cinq allers-retours par an. «Être Libanais, c'est épuisant. Depuis des années, on croit qu'on va toucher le fond, mais à chaque fois c'est encore pire.» Pour subvenir aux besoins de la vie courante, l'entraide est devenue la norme. «Cette solidarité a toujours existé, la faute à trente ans de guerre et de précarité pour toute une frange de la population», résume-t-elle.

L'avenir de leur pays, elles préfèrent ne pas trop y songer. «Je ne vois pas comment s'en sortir», se désole Vanda Schwalm Fayad. Quant à Jihane Sfeir, elle s'attend à une révolte violente. Après une semaine de colocation, la Morgienne d'adoption a repoussé son retour au bout du Lac. Elle loge désormais chez la voisine de palier... elle aussi Libanaise.

Aider depuis la Suisse

Les deux amies œuvrent pour l'association Elias, fondée en 2004 en Valais. Le but: offrir un soutien ciblé et de proximité aux plus démunis, sans intermédiaires. Vanda Schwalm Fayad siège au comité, tandis que Jihane Sfeir se rend régulièrement sur place, où elle sert de personne de contact.
Plus d'informations: www.sos-liban.org

PUBLICITÉ

Gottaz centre Du 24 au 29 août